

Le Nôtre à Versailles, in Hors-Série le Spectacle du Monde, 2000

Depuis Louis XIV, rien de nouveau sous le soleil : Versailles brille pour l'éternité de sa gloire universelle, dans l'écrin frémissant de son parc - qui fit pâlir d'envie jusqu'à Pékin, où l'empereur Quianlong s'émerveillait de tant d'ingéniosité. L'ensorceleur Le Nôtre grava dans le paysage de l'Ile de France le rêve de Louis XIV : amener la France en ordre jusqu'à sa demeure, accompagnée de toutes les merveilles que sa géographie pouvait contenir, de toutes les beautés que ses artistes pouvaient créer. Ici, le jardin s'intègre au paysage, le paysage se confond avec l'histoire. Et s'il est possible aux frontières de se diluer, c'est qu'une amitié longue de près d'un demi-siècle relia le Roi à son sorcier, malgré les convenances sociales et la lutte courtoise. Le « bonhomme » Le Nôtre et le Roi Soleil s'étaient trouvés : le roi des jardiniers et le Roi jardinier ne pouvaient que s'entendre. Mais que savons nous du roi des jardiniers ?

André Le Nôtre naît en 1613, issu d'une dynastie de jardiniers installés aux Tuileries. Son père est alors Premier Jardinier de Sa Majesté aux Tuileries, et son entourage est composé de la fine fleur de la corporation. Suivant les conseils édictés par Boyceau, Contrôleur Général des jardins royaux, dans son « Traité du Jardinage selon les raisons de la Nature et de l'Art », le père Le Nôtre met son fils en apprentissage chez Simon Vouet, Premier Peintre du Roi. Vouet savait « accueillir les jeunes vocations, déceler le talent, infuser plutôt qu'enseigner » (J.Thuillier). Charles Perrault rapporte, dans ses « Hommes Illustres », qu'il apprit « sous lui à dessiner et lui est redevable d'une partie de cette grande habileté qu'il s'est acquise dans la belle ordonnance des Parterres et autres ornemens de jardinage ». Tout en participant aux chantiers de l'atelier, Le Nôtre travaille également avec son père aux parterres des Tuileries, et sans doute à Rueil pour le cardinal de Richelieu. Outre l'apprentissage du dessin, le passage de Le Nôtre dans l'atelier de Vouet a une importance fondamentale : non seulement il y contracte une passion dévorante pour les Beaux-Arts qui le poussera à s'entourer plus tard d'un des plus beaux cabinets de collection de son temps, mais il y tisse aussi des liens d'amitié avec Le Brun, qui l'amèneront à faire partie de la fabuleuse troïka des « Le », de Vaux-le-Vicomte à Versailles : Le Vau, Le Brun, Le Nôtre.

En attendant, Le Nôtre est nommé en 1635, à 22 ans, premier jardinier de Monsieur, frère du Roi. Gaston d'Orléans, grand amateur de jardinage, confie les jardins de son Palais du Luxembourg à Le Nôtre, qui obtient dans la foulée, en 1637, la survivance de la charge de son père aux Tuileries. Le Nôtre multiplie les parterres en dentelles et broderies, commence à être connu et se marie : nous sommes en 1640, Louis XIV a 2 ans. Le jeune couple habite un beau logement aux Tuileries, avec un petit jardin orné de quarante lauriers-roses, deux grenadiers en caisses et quatorze orangers en boule. A la même époque, Poussin, rappelé par Richelieu d'Italie, s'installe dans une maison voisine entourée d'un jardin qui le ravit. Les deux hommes font connaissance ; Le Nôtre devient un poussinien acharné et sans doute favorisé par le maître, quand on sait que sa collection contenait au moins six œuvres du peintre le plus lent, le plus rare et le plus prisé de son temps.

Un an après la mort de Louis XIII, en 1643, Le Nôtre devient Dessinateur des Jardins Royaux. Peut-être croise-t-il dans le jardin des Tuileries le jeune Louis, venu tirer des moineaux avec une petite arquebuse offerte par feu son père. En 1646, il redessine le parterre du jardin de la Reine à Fontainebleau. Après la Fronde, le Surintendant Fouquet relance l'énorme chantier de Vaux, empruntant au Roi ses meilleurs éléments, avec Le Vau comme maître d'œuvre, assisté de Le Brun et de Le Nôtre, qui a été nommé Contrôleur Général des Bâtiments du Roi en 1657. Le Nôtre, jusqu'à présent, aménageait pour le regard des surfaces limitées, principalement des parterres, dont il disait « qu'ils n'étaient faits que pour les nourrices, qui, ne pouvant quitter leurs enfants, s'y promenaient des yeux et les admiraient du second étage », rapporte Saint-Simon. Ce dernier ajoute « qu'il y excellait néanmoins comme dans toutes les parties du jardin, mais il n'en faisait aucune estime, et il avait raison car c'est où on ne se promène jamais ». Pour la première fois, l'œil de Le Nôtre se promène en visionnaire, embrassant l'immense domaine de Vaux. Il adapte son dessein au site et développe toute sa science en configuration du terrain, utilisant les déclivités et domptant la rivière, pour aboutir au principal effet d'une perspective qui s'ouvre en remontant sur l'horizon et ne donne pas l'impression d'être démesurée. Dans la percée radicalement dénudée du parc, les effets d'optiques surprenants et les jeux de miroir des bassins provoquèrent l'émerveillement. Dans « Le songe de Vaux », La Fontaine semble, à travers Hortésie, faire parler Le Nôtre, dont le mutisme naturel poussera plus tard le Roi à lui intimer l'ordre de parler : « J'ignore l'art de bien parler,/ Et n'emploierai pour tout langage/ Que ces moments qu'on voit couler/ Parmi des fleurs et de l'ombrage. (...) Je donne au liquide cristal/ Plus de cent formes différentes,/ Et le met tantôt en canal,/ Tantôt en beautés jaillissantes ;/ On le voit souvent par degrés/ Tomber à flots précipités ;/ Sur des glacis je fais qu'il roule,/ Et qu'il bouillonne en d'autres lieux ;/ Parfois il dort, parfois il coule,/ Et toujours il charme les yeux ». A Vaux l'eau coulait de si belle manière que le Vicomte s'y noya. Tel Narcisse, Fouquet fut perdu par son miroir ;

d'envie, le Roi se l'appropriâ. Le 17 août 1661, lors de la fameuse fête donnée en l'honneur du Roi, c'en est fini du Surintendant, mais pas de son équipe.

Dès 1662, Le Nôtre est à pied d'œuvre à Versailles. Il lui faut composer avec Colbert, sous l'égide de qui la Grande Commande à but politique prend une forme didactique et systématique, ce qui en exclut toute poésie. Heureusement, ses partenaires sont Le Brun, chargé de donner vie aux maximes de la Petite Académie aussi bien en peinture qu'en sculptures destinées à orner le parc, et Le Vau, avant Hardouin-Mansart.

« Versailles, le plus ingrat de tous les lieux, sans bois, sans eaux, sans terre. Presque tout y est sable mouvant ou marécage, sans air, par conséquent qui n'y peut être bon », déclare Saint-Simon. Pour « le plaisir superbe de forcer la nature » (Saint-Simon), et parce que « rien ne marque davantage la grandeur et l'esprit des princes que les bastiments » (Colbert), Louis XIV veut faire du cloaque de Versailles l'équivalent des jardins suspendus de Babylone. Pour assainir les marécages, Le Nôtre a l'idée géniale du Grand Canal : placé dans l'axe médian des jardins, il épouse la course du soleil (Est-Ouest) et suit le vallonnement qui abrite le domaine royal. Il en trace la perspective longue, qui va en s'élargissant et éloigne le point de fuite vers l'horizon. A l'aube, le premier rai frappe le char doré d'Apollon émergeant de son bassin, au crépuscule, les derniers rayons rasant les flots et viennent éclabousser de lave la façade du château, autel incandescent de gloire. Pour se rendre compte de la stupeur qui s'emparait des visiteurs devant tant de surprises, suivons mademoiselle de Scudéry, qui amène dans « La promenade de Versailles » ses invités au centre de la grande terrasse (transformée en Galerie des Glaces ultérieurement) : « Mais en cet endroit, (...) ils firent un grand cri d'admiration (...) on voit de ce lieu-là plusieurs grands parterres avec des rondeaux et des jets, et au-delà (...) un canal de 400 toises de long et de 16 de large, qui malgré la situation du lieu et malgré la Nature s'enfonce en droite ligne vers le haut d'un tertre, et l'on aperçoit à la gauche et à la droite des bois qui s'abaissent comme ne voulant pas ôter la vue du lointain qui est au-delà ».

Le Nôtre a le goût de l'illusion et grâce à sa science de la perspective, cela devient du génie. Il joue des espacements, de la taille des arbres, des déclivités, des ombres projetées et des miroirs d'eau, embarquant le promeneur dans un tourbillon de sensations. Elles semblent d'autant plus délicieuses qu'une fois les habiletés du prestidigitateur éventées, le dessin du jardin se révèle épouser au plus près la nature du paysage dans lequel il s'inscrit, ainsi que l'architecture qu'il prolonge. Aussi, qu'y a-t-il de plus gracieux que les attaches d'un corps ? En regardant derrière soi vers le château, l'évidence des enchaînements surgit à rebours, comme dans le prodigieux dessin de l'escalier aux 100 marches de l'Orangerie : adouci par ses terrassements en palliers successifs, il émerge petit à petit de la verdure et monte dans un mouvement ample vers le promontoire majestueux du château, apothéose de pierre. Le jardin est ce lieu fascinant où la Civilisation et la Nature se mêlent et – avec l'aide de Le Notre – trouvent l'harmonie. Pour paraphraser Cézanne, Versailles est un de ces « grands paysages classiques où la clarté se spiritualise (...), un sourire flottant d'intelligence aigüe » (Gasquet).

Mais le style de Le Nôtre à Versailles ne peut se comprendre au moyen unique d'une perspective générale. Il faut pénétrer les éléments – l'eau, l'air - et percer les mystères intimes des bosquets – l'art, la poésie. Pour commencer, rappelons que le Grand Canal, où le ciel vient se mirer et comme s'engloutir, est en forme de croix : le Roi, même sous l'empire de son plaisir, s'est toujours soumis à sa fonction exceptionnelle de droit divin, comme les éléments sont soumis à la volonté divine. La féerie de Versailles, réside dans l'alternance de grands axes qui se fondent dans l'horizon et sont magnifiés par l'élancement des jets d'eaux vers le ciel, tandis que sous les « couverts », un monde enchanté et secret frémit dans les architectures végétales des bosquets, où l'eau sourd et chante de mille manières différentes. Dézallier d'Argenville, admirateur de Le Nôtre, explique qu'« il serait assez difficile de trouver une matière plus convenable au jardin que celle des eaux et des fontaines. Ce sont elles qui sont le principal ornement des jardins, elles les animent et semblent leur prêter de la vie ; leur brillant éclat, leur chute en bannissent la solitude et nous ne devons souvent qu'à leur fraîcheur et à leur murmure l'aimable repos qu'ils nous procurent ». De manière plus spectaculaire, l'émerveillement perce dans la relation de l'ambassadeur turc Mehmed Effendi, « Le Paradis des infidèles » : « De là, je vins à un grand bassin au milieu duquel sont 235 jets d'eaux divisés en trois étages (...) Ils forment tous ensemble la figure d'un cyprès d'argent ».

Les bosquets permettent à Le Nôtre d'exprimer son merveilleux génie, mêlant l'eau aux végétaux avec la science de la perspective et de l'étagement. Les jardins sont le lieu de divertissement au raffinement inégalé, à la variété infinie, dans lesquels la Cour vit tout autant qu'à l'intérieur du château. L'espace en pente douce entre la terrasse en surplomb et le bassin d'Apollon devient le terrain de jeu de Le Nôtre et du Roi ; ces « bosco » clos dont on cherche l'entrée cachent les plaisirs et les fantaisies qu'on ne saurait soupçonner si l'on s'en tient au « code des allées », offrant des points de vue variés sur les fontaines. Ici, place aux sentiments : l'intime dans

les recoins du Labyrinthe, l'effroi devant le sort de l'Encelade, la légèreté dans la salle de Bal, les confidences aux Dômes...

Les inventions les plus féeriques ont malheureusement disparu, car le Roi aimait à renouveler son plaisir. La princesse Palatine rapporte qu'« il n'y a pas d'endroit à Versailles qui n'ait été modifié dix fois et souvent il arrive que c'est tant pis ». Et Saint-Simon : « Ce chef-d'œuvre ruineux où les changements (...) ont enterré tant d'or (...) ». Alors, pleurons les « fantaisies renfermées » des années 1670. Cette période est vouée au plaisir, et la favorite du moment, madame de Montespan, se pique d'imiter le Roi et donne du fer à retordre à Le Nôtre avec sa « pièce du Marais ». Au milieu de celle-ci, un arbre de bronze jette de l'eau par toutes ses feuilles de fer-blanc, imité par les roseaux (de même matière) qui l'entourent. Deux buffets d'eau sont ajoutés ; ces meubles de marbre sont décorés de pièces de vermeil incongrues, qui ne trouvent leur sens qu'avec le jeu d'eau intégré : l'eau pare alors le vermeil de formes cristallines ; des vases, des aiguières, carafes, coupes et verres apparaissent aux yeux des promeneurs. De même, disparues les fontaines moralistes du Labyrinthe - qui devait servir pour l'instruction du Dauphin, comme celle de l'entrée, « Le duc et les oiseaux » : un grand duc en fer-blanc était au milieu d'un bassin de rocaille, arrosé de jets sortant des becs d'une multitude d'oiseaux métalliques accrochés sur un treillage en demi-lune. Éliminée, la grotte de Thétis, vestige mélancolique de la Renaissance française. Évanouie, le Théâtre d'Eau, dont les lances, berceaux, bouillons, aigrettes et fleurs de lys (figures de jets d'eau) pouvaient se succéder en dix combinaisons différentes ! Englouties, la Montagne d'Eau, les Trois Fontaines, la Girandole ! Évanouie, la Galerie d'Eau, devenue Salle des Antiques en 1681, où 20 figures de marbre d'après l'antique alternaient avec des jets et des ifs taillés, les socles trempant dans un petit canal encerclant un pavement intérieur au dessin bicolore, la Galerie. La Salle des Antiques dura 25 ans, puis elle fut élargie et devint Salle des Marronniers.

Il est dur pour un créateur de voir ses « bébés » disparaître, mais quand le Roi veut... Le Nôtre sait s'effacer. Rétrospectivement, on est saisi d'admiration par la connaissance de la manœuvre courtisane chez Le Nôtre, qui resta pendant cinquante ans au sommet du pouvoir dans un domaine où le Roi estimait - avec raison - avoir des compétences et où surtout ses désirs étaient des ordres à ne pas contredire. Comme le roseau, Le Nôtre sut plier, sans jamais supplier. Ainsi, lorsqu'en 1681 Hardouin-Mansart emporta l'adhésion du Roi pour remplacer le bosquet des Sources de Le Nôtre par sa grandiloquente colonnade, Le Nôtre ne protesta pas. On peut penser que le Roi voulut d'une certaine façon ménager son amour-propre lorsqu'il lui proposa de recréer sa fantaisie au Trianon. Le Nôtre la décrit ainsi dans une lettre adressée au ministre de la Suède, Tessin, qu'il avait connu à Paris : « des petits canaux qui vont serpentans sans ordre et tourne (...) autour des arbres avec des jets d'eau inégalement placé (...). De deux côtés, dans le bois, sont deux coulettes qui tombent en petite nappe et dedans des jets d'eau de 12 pieds de haut et finissent dans deux gouffres d'eau qui se perdent dans la terre ». La princesse Palatine, moins fâchée avec l'orthographe mais enchantée, raconte qu'« il y sort de terre plus de cinquante sources qui font de petits ruisselets large d'un pied à peine, et que, par conséquent l'on peut tous enjamber ; ils sont bordés de gazons et forment de petites îles suffisamment larges pour y mettre une table et des chaises, de façon à pouvoir y jouer à l'ombre ».

Las ! Les finesses poétiques du bosquet des Sources original cédèrent la place à la grandiloquence architecturale. Le Roi, séduit par la richesse des marbres et circonvenu par les flatteries de Mansart, demanda malgré tout son avis à Le Nôtre, un jour de promenade. « Sire, que voulez-vous que je vous dise ? D'un maçon, vous avez fait un jardinier ; il vous donne un plat de sa façon », répondit avec franchise le malicieux Le Nôtre.

Le Nôtre peut se permettre ce genre d'impertinence car Louis XIV respecte son aîné de 25 ans. Sans doute connaît-il l'attachement de son père, Louis XIII, qui conféra aimablement la charge des Tuileries (en 1637) à son « cher et bien aimé André Le Nôtre, et à plain confiant de sa suffisante loyauté, prudence, expérience au fait des jardins, bonne diligence et fidélité ». L'indépendance d'esprit de Le Nôtre et sa fidélité en amitié sont avérées. Lorsqu'il descend vers l'Italie en 1679, chargé par le Roi d'une triple mission d'importance - trouver ce qui mériterait d'être imité pour les demeures royales et dénicher les plus belles choses pour les décorer, faire un rapport sur l'Académie de France à Rome et s'occuper des commandes royales passées à des artistes romains - Le Nôtre s'arrête à Pignerol, dans les Alpes, où Fouquet est enfermé. Bravant la colère du Roi, il passe un moment avec son ancien mécène. Le Nôtre peut se le permettre car il est sincère et chaleureux avec le Roi. Le jour où Bontemps lit au Roi la lettre où Le Nôtre raconte qu'il a embrassé le pape, le Roi s'en amuse quand la cour est choquée : « Et pourquoi pas, s'exclama-t-il. Quand je reviens d'une campagne, Le Nôtre m'embrasse ; il a bien pu embrasser le pape ! ». Pourtant, « jamais il ne sortit de son état ni ne se méconnut », rapporte à son propos Saint-Simon, d'habitude impitoyablement féroce envers ses congénères. Et quand Le Nôtre eut l'insigne honneur d'être reçu dans l'ordre de Saint-Michel et dût donner son armoirie, il choisit une feuille de chou avec une bêche et un râteau. Comme Louis XIV s'étonnait de ce prosaïsme, Le Nôtre lui répondit : « Sire, pourrais-je oublier ma bêche ! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont Votre majesté

m'honore ? ». L'humour de Le Nôtre plait au Roi, et Le Nôtre doit sa fortune au Roi. On retrouve cette tournure madrée dans une lettre adressée à Ponchartrain, ami et Contrôleur Général des Finances : « Monseigneur, les amis sont les amis ; j'en ai qui me font maintes et maintes caresses, tête couronnée, cardinaux, (...), intendant des Finances. Monseigneur, il n'y a que vous de véritable et bon ami, qui me puisse faire donner et payer (...). Vous ne sauriez employer ce beau nom de Ponchartrain (...) mieux que pour votre très humble et très obéissant serviteur ».

A partir de la fin des années 1680, le Roi, de plus en plus impérieux, fait modifier certains détails des plans de Le Nôtre, et pèse de toute son autorité sur la réalisation des jardins de Trianon. A 80 ans, Le Nôtre vend sa maison de Versailles et quitte ses fonctions : « Le Nôtre ne trouvait pas que le plus grand roi du monde sût l'art des jardins aussi parfaitement que lui et le disait sans contraindre ; (...) il résolut de se retirer et en demanda la permission au roi » (Claude Desgots). Il obtient du Roi la survivance de ses charges au profit de ses neveux, qu'il aidait du mieux qu'il pouvait depuis que ses propres enfants avaient disparu. En 1693, il fait don de la plus belle partie de ses collections au Roi. Ses collections étaient sa seule folie, sa seule dépense. En donnant le fleuron au Roi, Le Nôtre montrait son élévation d'âme et son désintéressement, car le fruit de son travail incessant, il le lui rendait sous forme d'un enrichissement spirituel. Louis XIV est touché par cette marque d'amitié et par la haute tenue de la donation : il la présente à la Cour pour faire honneur à Le Nôtre, puis la dispose en partie dans sa Petite Galerie personnelle. Parmi les œuvres offertes, trois Poussin de première main, un Dominiquin exceptionnel, une des gloires du Louvre. Mais aussi sept tableaux de l'Albane – le goût des chérubins est commun aux deux hommes, qui aiment les enfants - et deux superbes Claude Lorrain, qui plaisent tant au Roi qu'il les place dans sa chambre à Versailles.

Le roi aime Le Nôtre et apprécie sa compagnie ; il le traite parfois sur un pied d'égalité. Un mois avant la mort de Le Nôtre, alors âgé de 87 ans, le Roi, plein de prévenance pour son grand âge, le fait mettre dans une chaise à porteur à côté de la sienne pour la promenade dans les jardins. « Ah ! mon pauvre père, s'exclame Le Nôtre, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie » (Saint-Simon). « Vous êtes un homme heureux », lui déclare un jour Louis XIV, sans doute avec une pointe d'envie. Car ce qui n'est que le délassement favori de l'un représente toute la vie de l'autre. Une complicité inavouée mais transparente unit ces deux hommes, façonnée par un côtoiement s'étalant sur un demi siècle.

Le Roi et son jardinier sont les créateurs de ce lieu magique sans lequel Versailles n'est qu'un diamant éteint : le Petit Parc, chair frémissante sur laquelle le château étincelle de tous ses feux. Ici, l'air vibre encore comme au premier saignement de la perspective.

Patrick de Bayser